

## Études littéraires africaines

GYSSSELS (Kathleen), *Black Label. Ou les déboires de Léon-Gontran Damas*. Caen : Les Éditions Passage(s), Coll. Essais, 2016, 298 p. – ISBN 979-10-94898-01-7

Charles W. Scheel



Numéro 41, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037824ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037824ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Scheel, C. W. (2016). Compte rendu de [GYSSSELS (Kathleen), *Black Label. Ou les déboires de Léon-Gontran Damas*. Caen : Les Éditions Passage(s), Coll. Essais, 2016, 298 p. – ISBN 979-10-94898-01-7]. *Études littéraires africaines*, (41), 195–198. <https://doi.org/10.7202/1037824ar>

mes qui circulent dans cette littérature. Signalons en particulier le quatrième chapitre, où l'auteur se penche sur la fonction des animaux dans les contes fiabesques, et le septième chapitre où il aborde le genre du *geerarsa* en tant qu'instrument de résistance vis-à-vis des colonisateurs et comme élément de reconstruction identitaire après la décolonisation. Ce chapitre nous a paru particulièrement intéressant par la richesse des exemples offerts, mais aussi pour la mise en perspective qu'il propose des usages faits de ce genre par les différents groupes des *Oromo*, à savoir ceux qui habitent les parties est, sud et ouest de leur territoire. Un glossaire des termes techniques et un autre des termes *oromo* employés, ainsi qu'une chronologie des événements-clés de 1270 à 2011 complètent le volume.

Malgré l'accent mis à plusieurs reprises sur les rôles des narrateurs, l'attention de l'auteur se concentre surtout sur les thèmes récurrents plutôt que sur les modalités utilisées par des narrateurs différents pour raconter la même histoire. Les *Oromo* sont par ailleurs souvent présentés comme un groupe monolithique aux expériences homogènes, alors que l'auteur souligne à raison l'étendue de la surface sur laquelle ils se répartissent. Ils n'habitent en effet pas seulement en Éthiopie, mais aussi au Kenya. Cela aurait pu engendrer une réflexion sur la façon dont la littérature orale s'articule au contexte socio-politique qui la produit, un propos méthodologique que l'auteur lui-même annonce dans son introduction. On regrette ainsi l'absence d'un cadre historico-politique qui précise davantage les relations entre les *Oromo* et le pouvoir central. Il aurait également été souhaitable que l'ample bibliographie qui conclut le volume soit divisée en sous-parties thématiques.

■ Teresa SOLIS

GYSSLS (KATHLEEN), *BLACK LABEL. OU LES DÉBOIRES DE LÉON-GONTRAN DAMAS*. CAEN : LES ÉDITIONS PASSAGE(S), COLL. ESSAIS, 2016, 298 P. – ISBN 979-10-94898-01-7.

Selon la quatrième de couverture de cet essai, Kathleen Gyssels, professeur de littératures de la diaspora noire et juive à l'Université d'Anvers, se propose d'analyser *Black Label*, le troisième recueil de poésie du « troisième homme de la négritude », « en tenant compte du contexte socio-culturel de l'époque où il paraît (1956) » et « à l'aune des affiliations esthétiques et éthiques du poète ». On peut estimer que ce programme – déjà ambitieux – a été tenu et il est

certain que l'ouvrage ne se réduit pas à un commentaire suivi de l'œuvre, même si la structure du volume reflète la composition du recueil de poèmes. Après une introduction et une longue première section intitulée « "Situations" ou l'Expérience vécue du Noir » (p. 21-60), les sections II à V suivent l'ordre des quatre sous-parties sans titre (mais appelées ici « mouvements ») du recueil dans l'édition de référence (Gallimard, 1956), en ajoutant des sous-titres à valeur à la fois thématique et symbolique : « II. Kalinia & la quête de Kayenne » (p. 61-126) ; « III. Kaseko, Kaiso ! » (p. 127-186) ; « IV. Kayenne & Désirs comprimés » (p. 187-216) ; et « V. Kalypso & Tambour-Ka » (p. 217-250). L'abondance flagrante des « K » au lieu des « C » usuels est le symptôme d'une lecture qui se veut résolument derridienne, à la fois dans l'attribution à Damas d'une *différance* – revendiquée très clairement dans le titre de la conclusion : « Dêmeineur de toutes les Lignes » (p. 251-262) – et dans une approche relevant surtout de la déconstruction.

En effet, le discours de K. Gyssels est tout l'inverse du long fleuve tranquille, maîtrisé et contenu, que d'aucuns pourraient attendre d'une publication scientifique. Il est manifestement celui d'une comparatiste passionnée et érudite qui ne recule devant aucun chemin de traverse pour explorer les résonances que chaque mot du poète étudié est susceptible de provoquer en elle. Le lecteur est donc prié de s'armer de courage – et d'une machette en acier bien trempé – pour suivre l'auteure sur les traces très personnelles qu'elle se fraie dans un dense maquis textuel (dont témoignent aussi un index et une bibliographie substantiels en fin de volume) que seuls des critiques marrons dans l'âme peuvent affronter sans faillir : plongées sans corde de rappel dans les sous-bois de toute l'œuvre de Damas (même posthume) et frissons au bord des marigots de la critique ou des ravines traîtresses de l'interprétation garantis ! Règlements de compte, en notes de bas de page rageuses et parfois incompréhensibles, récurrents ! Bref, public sensible s'abstenir, surtout si la sensibilité relève d'une conception convenue de la littérature guyano-antillaise, basée sur quelque sain hétéro-machisme, par exemple.

On peut ne pas partager l'opinion, assénée par K. Gyssels (et les quelques autres spécialistes) autour du centenaire de la naissance de Damas en 2012, selon laquelle son œuvre aurait été injustement négligée par rapport à celles des deux autres fondateurs de la négritude. Et estimer que, dès le volume d'hommages publié par Présence Africaine en 1979, Damas a suscité des témoignages d'admiration et de sympathie bien plus chaleureux que tout ce qui sera dit

sur Césaire et Senghor, dont les carrières ont été bien plus longues mais aussi bien plus « officielles », bien sûr, que leurs parcours de poètes. Que l'œuvre de Damas « retint peu l'attention des critiques » (4<sup>e</sup> de couv.) est sans doute vrai, comparativement et statistiquement. Et vouloir sortir l'auteur d'un oubli relatif est sans doute louable. Mais on peut s'interroger sur l'efficacité des méthodes. Ainsi l'ouvrage de K. Gyssels souligne-t-il en effet – et de façon presque obsessionnelle – que « le Guyanais se montre particulièrement éluif », qu'il se révèle dans sa poésie « comme un poète hypersensible, livré à de crises profondes liées à son existence nègre [...] toujours en exil », que sa « poésie métissée s'imprègne du jazz et du blues pour raconter les déboires d'un être complexe, laminé par des souvenirs d'enfance » (4<sup>e</sup> de couv.).

Mais est-il vraiment un « oublié de la littérature francophone » ? La lecture *queer* de Damas que propose aussi K. Gyssels est certes originale et audacieuse, puisqu'elle veut « relire sa poésie qui transgresse toutes les lignes / frontières (ethniques, sociales, linguistiques et genrées) » (4<sup>e</sup> de couv.). Plutôt que d'analyser le recueil de poèmes de façon convaincante en tant que tel, la critique s'en sert comme d'un tremplin avec la volonté acharnée de prouver que la marginalité précoce du poète se traduit par tout un réseau d'indices voilés dans l'œuvre. Cela convainc ou pas, surtout selon les prédispositions du lecteur. Mais il est indéniable que les allusions à de « l'indicible » abondent dans et sur l'œuvre de Damas, notamment eu égard à la sexualité. Ainsi peut-on s'interroger sur « l'innocence » de certaines formulations, même dans les poèmes d'hommage par deux auteurs haïtiens, qui encadrent le texte de K. Gyssels : « Pour l'aimer comme il aimait les hommes / Et comme il aimait sa femme à laquelle il doit tant... » (Jean Métellus, en incipit, non paginé) et « ... je chante / l'aigle du grand poète qui plane / en *homo spiritual* au matin de sa foi... » (René Depestre, en excipit, p. 262).

K. Gyssels se fait la porte-parole d'un *coming out* d'une variante du poète maudit et malheureux d'antan, qui, selon elle, devrait dorénavant être lu comme un précurseur des mœurs occidentales actuelles, libérées notamment par les actions politiques d'une compatriote guyanaise, Christiane Taubira. Quand K. Gyssels conclut sa longue étude en souhaitant que « cette interprétation [manifestement de Damas et pas seulement de *Black Label*] puisse le démarginaliser, aura été un grand pas en avant » (261), cette dernière phrase n'est pas seulement un peu bancal sur le plan de la syntaxe, mais peut-être aussi sur celui de la stratégie. Faut-il vrai-

ment souhaiter que l'on fasse sortir Damas des marges qu'il avait choisi d'occuper ? Une chose est sûre : le poète guyano-antillais ne pouvait trouver de critique plus ardemment voué à sa cause – telle qu'elle la perçoit. Son ouvrage est impressionnant.

■ Charles W. SCHEEL

IMOROU (ABDOULAYE), DE MEYER (BERNARD), AWEZAYE (PHILIP), DIR., *ÉCRIRE ET PUBLIER EN AFRIQUE FRANCOPHONE. ENJEUX ET PERSPECTIVES*. SCOTTSVILLE : ASSOCIATION FOR FRENCH STUDIES IN SOUTHERN AFRICA, 2014, 229 P. (= *FRENCH STUDIES IN SOUTHERN AFRICA*, N°44.2) – ISSN 025960247

Cette publication fait suite au colloque international qui s'est tenu à l'Université du KwaZulu-Natal en mars 2014 ; elle a le mérite d'offrir des contributions variées – de qualité cependant inégale – sur un sujet d'intérêt majeur, mais pour lequel la collecte de données n'est pas toujours aisée : le développement de l'édition (ici francophone) sur le continent africain. Depuis l'ouvrage de Luc Pinhas (*Éditer dans l'espace francophone*), régulièrement cité par les contributeurs, et l'étude de cas toute récente de Raphaël Thierry (*Le Marché du livre africain et ses dynamiques littéraires. Le cas du Cameroun*), si enquêtes et rapports ont été publiés, ils l'ont été avant tout à destination des professionnels et peu de volumes ont proposé une synthèse adressée à un public plus large. Voici donc un travail de vulgarisation et de mise en perspective utile.

Le sommaire, au vu des titres où apparaissent des termes tels que « gageure », « enjeux », « défis », « nouvelles perspectives », semble axer la réflexion sur les réalités contemporaines, ce qui ne reflète cependant qu'imparfaitement le contenu du volume où les mises en perspective reviennent volontiers sur les premiers pas de l'activité éditoriale en Afrique (voir la contribution inaugurale de Bernard Mouralis et celle, très instructive, de Marcellin Vounda Etoa à propos des éditions CLE). Ces premiers pas étant largement marqués par l'activité missionnaire, puis l'entreprise coloniale, il n'est guère étonnant que la réflexion s'intéresse à la nécessaire émergence d'une industrie éditoriale indépendante en Afrique francophone. Aussi le mot de « relocalisation » intervient-il à de nombreuses reprises sous la plume des contributeurs, soulignant l'enjeu majeur que constitue, pour le continent africain, le fait de prendre en main une production littéraire longtemps marquée par un phénomène d'extraversion d'ailleurs encore existant. Ce faisant, les contributeurs dépassent les raisonnements binaires qui ne souligneraient qu'une opposition